

François-Barthélemy Arlès-Dufour

L'influent homme d'affaires philanthrope

Artiste ou entrepreneur industriel ? La photo de François-Barthélemy Arlès-Dufour signée Nadar révèle le portrait d'une étonnante réussite peu conformiste. Reflet de l'esprit d'indépendance que l'homme a affiché tout au long de sa carrière, il se met en scène avec sa longue chevelure chenue, accoudé sur des livres aux reliures festonnées chapeautés d'un singulier couvre-chef gris. Sans oublier la lavallière et les lorgnons négligemment accrochés au plastron pour accessoiriser le costume-gilet dévoilé par une épaisse cape à brandebourgs jetée sur les épaules. On est à mille lieues des portraits académiques de bourgeois banquiers du XIX^e siècle. Autodidacte issu d'un milieu modeste du sud de la France, Arlès-Dufour devint le promoteur de l'enseignement pour tous, le parangon du libéralisme social et un maître de l'influence économique exemplaire à Lyon, salué en France et en Europe. Son ami, l'économiste Michel Chevalier, conseiller de Napoléon III, dira à sa mort : « *peu de Français étaient aussi connus à l'étranger* ».

François-Barthélemy Arlès naît en 1797 à Sète, au hasard des affectations de son père sous-officier des guerres impériales, originaire d'une famille d'agriculteurs de Lodève. Sa mère illettrée aura huit enfants, tous morts en bas-âge sauf François, fils unique qui se révèle un enfant de troupe indiscipliné. Orphelin de père à 14 ans à Paris, il connaît la pauvreté et doit travailler à 16 ans dans une usine de fabrication de châles et, à 17 ans, comme contremaître d'un atelier avec une centaine d'ouvriers. A l'inverse de son

prédécesseur inflexible et méprisant, il impose un style différent : « *je traitais mes ouvriers sévèrement, mais avec le respect que l'homme doit à l'homme* » écrira-t-il plus tard, non sans rappeler : « *j'ai eu faim et je m'en souviens* ».

C'est aussi un caractère qui se dessine : l'ambitieux jeune homme de 18 ans obtient de son patron la mission de représenter l'entreprise en Allemagne. Avec à la clé, des mois de voyages éprouvants et de solitude dans des auberges où il profite des longues soirées pour s'instruire. Admirateur de Napoléon, il décide même de combattre à Waterloo, mais arrive trop tard et reprend la route vers le marché allemand pour y proposer ses collections



de tissus et de châles. Il apprend l'allemand et l'anglais, et le soir à la bougie, découvre l'économie politique en lisant Ricardo, Smith et Stuart Mill. Le jeune François obtient même à Paris un entretien personnel avec Jean-Baptiste Say, figure du libéralisme économique. A Francfort, il rencontre Prosper Enfantin, un négociant en vin de son âge et futur chef de file du saint-simonisme. Plus tard, Arlès s'appliquera depuis Lyon à mettre en pratique cette doctrine dans sa version industrialiste et humaniste prônant le libéralisme social (ou socialisme libéral) et le développement économique comme condition du progrès de la classe ouvrière.

Surtout, au cours des foires de Leipzig, François rencontre les représentants de la maison de tissus Dufour Frères, des descendants

Portrait de François Barthélemy Arlès-Dufour par Nadar (1860) ▲



de protestants français, avec qui il va faire affaire. Mieux, les Dufour se prennent d'affection pour ce garçon intelligent sans le sou. Certes, il est catholique non pratiquant mais sa famille de Lodève est voisine du village dont est issue la lignée huguenote des Dufour. Ces situations géographiques renforcent les liens tissés entre François et Pauline Dufour qui se marient en 1824. Ils s'installent l'année suivante à Lyon où François Arlès-Dufour, à 28 ans, va diriger l'une des principales succursales de la prospère maison Dufour. Il va aussi développer une importante affaire de commissionnaire en soierie associée à des activités bancaires qui lui permettent d'investir dans des filatures et dans plusieurs entreprises. Il se notabilise et étend progressivement un réseau d'influence politique et économique comme adjoint à la mairie dès 1832, Conseiller général élu au suffrage censitaire, et à la Chambre de commerce. Il refusera la députation, « *milieu rétrograde de privilégiés* », pour préserver son indépendance politique, mais aussi (et surtout ?) son pouvoir de conseiller et de « *faiseur de rois* », par exemple en faisant élire ses amis Joseph Brosset à la présidence de la puissante Chambre de commerce et Henri Germain, président du Crédit Lyonnais, la banque de la ville dont il est aussi co-fondateur. Il avait aussi participé à la création de la Banque de Lyon puis à l'antenne lyonnaise de la Banque de France et au Crédit Industriel et Commercial.

Rien ne semble pouvoir se faire à Lyon sans cet entrepreneur hyperactif, chrétien anticlérical, qui rayonne bien au-delà du business de la cité où il s'est parfaitement intégré. En saint-simonien convaincu, le philanthrope Arlès-Dufour fonde la Ligue Internationale de la Paix avec Frédéric Passy (1822-1912), co-lauréat du prix Nobel de la Paix avec Henry Dunant. Quand il crée la Société d'enseignement professionnel du Rhône et l'Ecole centrale de Lyon, il s'engage aussi dans un combat avant-gardiste pour l'égalité homme-femme. Il soutient Julie-Victoire Daubié (1824-1874) qui devient la première femme à obtenir le baccalauréat à Lyon et fonde avec elle l'Association pour l'émancipation progressive de la femme. Il intercédéra également auprès de Napoléon III pour que la Légion d'honneur soit décernée pour la première fois à une femme, la peintre Rosa Bonheur.

C'est aussi avec son ami saint-simonien Enfantin, dont il sera le légataire universel, qu'Arlès-Dufour se lance dans l'administration et la création de compagnies de chemin de fer sur l'axe Paris-Lyon-



Marseille et Lyon-Bourg. A Lyon, il crée la Société d'Omnibus et la Compagnie Générale des Eaux. Il sera encore l'initiateur d'un ambitieux projet en imaginant la Société d'études du canal de Suez auquel il souhaitera associer... Ferdinand de Lesseps, seul futur promoteur reconnu du canal de Suez.

Depuis l'âge de 30 ans, Arlès-Dufour se rend chaque année en Angleterre où il a noué de solides contacts économiques, notamment comme représentant de la Soierie aux Expositions universelles de Londres (1851 et 1862) et Paris. Il prend ainsi une part décisive au traité de commerce franco-britannique Cobden-Chevalier (1860) en faveur du libre-échange et écrit plusieurs articles sur le commerce

fructueuse avec la sortie du premier camion Berliet, son mariage avec Louise Saunière – ils auront huit enfants –, l'installation dans la « villa Berliet » à Montchat, l'achat d'une automobile par la présidence de la République, la Légion d'honneur en 1911 et la reconnaissance de ses camions et autobus par l'armée et les compagnies de transport à Paris et à Lyon. Marius Berliet est le



premier à envisager les « véhicules industriels » comme compléments, voire concurrents, du train. La Grande Guerre va en apporter une cruelle illustration avec la ligne de chemin de fer Bar-le-Duc-Verdun bombardée. C'est donc par la route – la Voie Sacrée – que le front sera approvisionné en hommes et en matériel grâce à une noria de 3 500 camions, dont la majorité sont les robustes Berliet CBA surnommés « les camions de la Victoire ». En même temps, la firme fabrique 5 000 obus par jour dans la Halle Tony-Garnier.

Dans un contexte de fortes commandes, l'entreprise doit s'agrandir en achetant 400 hectares à Vénissieux et Saint-Priest pour y construire une usine modèle avec une production taylorisée. Une « Cité Berliet » voit aussi le jour pour loger une partie du personnel, complétée par une crèche, une école, un centre d'apprentissage, un club sportif avec son stade, une ferme, etc. Cette vie sociale réduite à l'enceinte de l'entreprise contribue à forger la réputation d'un patron paternaliste et autoritaire. Mais la fin de la guerre provoque une chute d'activité et la faiblesse du franc par rapport

▲ *Détails du monument commémoratif de la Voie Sacrée, à Verdun, où sont représentés les camions Berliet*

au dollar. L'entreprise qui emploie plus de 5 000 ouvriers doit licencier la moitié de son personnel et un jugement du tribunal de commerce en 1922 oblige l'entrepreneur à céder la direction aux banquiers. Heureusement, après Citroën, Berliet réalise à son tour une « croisière noire » et la traversée du Sahara avec trois camions à six roues motrices qui relancent les commandes. En 1929, Marius Berliet retrouve la présidence de son entreprise.

Le Front Populaire et les grandes grèves en 1936-38 constituent une nouvelle épreuve pour le patron de 72 ans. Après avoir engagé un bras de fer avec la CGT, comme bien souvent auparavant, l'inflexible Marius, « le seigneur de Vénissieux », impose ses conditions et obtient la reprise du travail. En 1939, Berliet cesse de fabriquer

des automobiles au profit des seuls véhicules industriels qui font vivre près de 7 000 ouvriers.

Pendant la guerre, les usines Berliet continuent leur activité en livrant des camions à l'armée allemande ce qui, à la Libération, entraîne l'arrestation de leurs propriétaires, le père et ses quatre fils, pour collaboration économique. En juin 1946, Marius Berliet est condamné à deux ans de prison et à la confiscation de ses

biens. En raison de son état de santé, la peine est commuée en résidence surveillée à Cannes où il meurt en mai 1949 avant d'être



Publicité des années 40 ▲

Ulysse Pila

L'homme d'affaires vice-roi de l'Indochine

*L*es rares photos d'Ulysse Pila le présentent en paisible notable lyonnais, chauve, en redingote et col cassé. Cette image fort respectable de la seconde moitié de sa vie est loin d'évoquer la période du jeune entrepreneur, au prénom de grand voyageur, aventurier en Extrême-Orient pour implanter sa société ou rechercher les matières premières propices à la production de la soie.

Ulysse Pila naît en 1837 à Avignon dans une famille liée à l'activité textile provençale. Son père Marie-Justin Pila tisse sur place des chaînes de soie en provenance de Lyon où il renvoie les pièces fabriquées. A 18 ans, après l'école catholique à Avignon, Ulysse achève ses études au petit séminaire de Béziers, sans projet précis. Les affaires de son père et de son frère, son aîné de six ans, ne sont guère florissantes en raison des débuts de la pébrine, maladie du ver à soie qui affecte les productions. Assez logiquement, Ulysse décide de partir à Lyon où il trouve à se faire employer en apprentissage dans une société d'importation de soies, Raffard et Chassignol, rue des Capucins. Au début des années soixante, la

demande des maisons de soierie est aux approvisionnements venus d'Extrême-Orient. Ulysse Pila, suite à



Le ver à soie qui fit la fortune des Lyonnais

une offre d'emploi, est recruté comme « inspecteur » par la firme anglaise Oxford & Cy et s'embarque en 1863, à 26 ans, pour un voyage de 45 jours vers Shanghai.

Sa première mission achevée, il revient en France où Pierre Raffard lui confie même la formation professionnelle de son fils Charles. Mais son contrat oblige Ulysse à repartir en Chine où, peu de temps après, son employeur cesse ses activités : « *La faillite d'Oxford & Cy est à la base de la fortune d'Ulysse Pila* » dira son neveu, Louis Pila. Car Ulysse doit maintenant se débrouiller tout seul. Grâce à son indemnité de licenciement, il crée son affaire qui le mène au Japon. Au comptoir de Yokohama, il se lance dans le commerce de graines de vers à soie contrôlées par le gouvernement japonais, mais vendues à bas prix par des paysans en direct à quelques marchands-aventuriers, surtout italiens. Les débouchés sont importants en Europe où la pébrine fait des ravages. Le jeune Ulysse Pila se mêle de la partie grâce à la contrebande : il



rémunère des intermédiaires, se cache des douanes, passe des nuits en pleine mer à attendre la marchandise livrée par bateaux... Il sera même détenu un moment. Mais, en Europe, la découverte de Louis Pasteur pour enrayer les épidémies ne justifie plus les importations japonaises et, après deux ans de singulier commerce, le jeune aventurier rentre en France, (petite) fortune faite.

Il propose alors à Pierre Raffard de s'associer pour créer en 1867 une maison de courtage de soies grèges¹ – Ulysse Pila & Cie – à Marseille, porte d'entrée des produits d'Orient. Il repart à Shanghai pour ouvrir une filiale (1869) puis, à son retour, est mobilisé

1. Soie brute obtenue par le simple dévidage du cocon.

Table des matières

Marcel Achard. Un maître du théâtre de boulevard.....	8
André-Marie Ampère. Le dernier grand savant universel et génie de l'électricité.....	13
François-Barthélemy Arlès-Dufour. L'influent homme d'affaires philanthrope.....	18
Edouard Aynard. Le grand banquier mécène oublié.....	23
Henri Béraud. Le grand reporter, prix Goncourt, radié de l'histoire.....	28
Marius Berliet. Le poids lourd des dynasties lyonnaises.....	33
Claude Bernard. Le père de la médecine moderne.....	39
Paul Bocuse. Le Chef qui a conquis le monde.....	45
Jules Bonnot. L'anarchiste inventeur du braquage automobile.....	50
Eugénie Brazier. De la fille-mère à la reine-mère de la gastronomie mondiale.....	55
Napoléon Bullukian. L'esclave devenu riche industriel.....	60
Alexis Carrel. Le génie prix Nobel de médecine en 1912.....	65
Henri Cochet. Le magicien du tennis.....	70
Frédéric Dard. San-Antonio, l'écrivain le plus populaire de France.....	76

Jacqueline Delubac. L'actrice la plus glamour au monde et mécène de Lyon.....	82
Pierre Dupont. Le poète populaire oublié.....	87
Henri Frenay. Le héros de la Résistance.....	92
Tony Garnier. Le Maître architecte.....	97
Henri Germain. Le fondateur du Crédit Lyonnais.....	102
François et Joseph Gillet. La première dynastie mythique de Lyon..	108
Justin Godart. Le gone citoyen du monde.....	113
Emile Guimet. L'industriel artiste créateur de musées.....	119
Edouard Herriot. Le Président-maire de Lyon.....	125
Joseph-Marie Jacquard. Le métier à tisser moderne porte son nom..	131
Pauline Jaricot. Son œuvre catholique est présente dans 140 pays...	136
Maurice Jarre. Père des musiques de légende d'Hollywood et... de Jean-Michel.....	141
Allan Kardec. L'inventeur du spiritisme mondial.....	146
Alexandre Lacassagne. Le père de la médecine légale.....	151
Pierre-François Lacenaire. Le dandy poète et criminel.....	156
Les Compagnons de la Chanson. Neuf garçons au top.....	161
Edmond Locard. Le génie de la science du Polar.....	168
Auguste et Louis Lumière. Les inventeurs du cinéma et de l'industrie photo.....	174
Lucien et Félix Mangini. Les frères bâtisseurs.....	180

Marcel et Charles Mérieux. Le patriarche et le « docteur » du monde.....	186
Laurent Mourguet. Guignol est sa créature.....	192
Régis Neyret. L'Enchanteur de Lyon.....	197
Ulysse Pila. L'homme d'affaires vice-roi de l'Indochine.....	202
Nizier-Anthelme (dit Maître) Philippe. La vie étonnante d'un fantastique guérisseur.....	207
Francis Popy. Musicien en vogue à la Belle Epoque et sur le Titanic.....	213
Juliette Récamier. La « Belle des Belles ».....	218
Samuel Heyman de Ricqlès. L'inventeur de « la menthe forte qui réconforte ».....	223
Elise Rivet. Martyre de la résistance.....	228
Antoine de Saint-Exupéry. L'écrivain français le plus lu au monde.....	233
Joseph Sève. Le hussard devenu Soliman Pacha généralissime d'Egypte.....	242
Marcel Teppaz. Son tourne-disque a enchanté le monde.....	247
Clair Tisseur. L'architecte gardien de la mémoire lyonnaise.....	253